

Le panorama, devant la hutte de Le Moyne, était grandiose et tragique. Au nord, un bouquet d'arbres inclinés vers l'est, sous le vent du large. Sans trêve ils s'agitaient. A l'orient, quelques arpents d'herbe, riche en salin, pauvre en végétation ; derrière, un pan de granit sombre. Au sud-ouest, le projecteur du cap. Au couchant, la tranchée, où gisaient ceux que la vague avait rendus. Plus loin, les rochers, éclairés faiblement par un phare vétuste, surplombant l'Atlantique. Plus loin encore, l'immensité des astres et des flots.

Le phare de l'anse et celui du cap croisaient leurs feux sur la tranchée. La rosée s'allumait sur les arbres et sur la pierre, sur la route et sur le granit. Des flammes jaillissaient de la phosphorescence. Les ombres se peuplaient, les pénombres grouillaient, les lumières vivaient.

La porte donnait droit sur la tranchée.

Cela ne rassurait pas, au sortir. Les phénomènes des rayons et des ombres devenaient surnaturels. Ils se compliquaient de voix, de cris, de plaintes et de bruits. L'anse était hantée. Il n'y avait plus de doute possible. Un remède restait : le départ de Pierre.

Les médecins venus de Saint-Jean avec les soldats, s'intéressèrent au patient. L'un d'eux, plus particulièrement, étudia la maladie. Il fallait, à son avis, éloigner à tout prix Lirette d'un endroit où chaque chose lui rappelait un souvenir dangereux pour son état physique et mental. S'il survivait, il resterait fou. Tous désespéraient de le sauver. Marie avait la foi.

Dans l'esprit de Pierre, l'amnésie s'était produite sur tout ce qui suivait ou précédait la tragédie. L'obsession seule vivait. Le pronostic du médecin se vérifia. L'admission de Lirette dans une maison de santé fut aussitôt résolue.

La présence du fou avait impressionné. Son absence affola. Au milieu des fantasmagories de la tranchée, Pierre paraissait maintenant aux yeux des Covois, menaçant, échevelé. La fable se réalisa pour tous. D'exagération en exagération, l'on arriva au point où l'auto-suggestion rendit la vie intenable, avant la fin même du mois de mai. En juin, il n'y avait plus personne, à Clam Cove. Même aujourd'hui, un pêcheur n'irait pas y pendre sa crémaillère, par crainte de voir se matérialiser les Esprits qui survivent encore au jour fatal, dans l'imagination des contemporains du sinistre.